

**Tunisiennes du livre.
Rencontres avec 15 femmes remarquables après la Révolution¹.**

Dora Carpenter-Latiri
University of Brighton

Femmes et après-Révolution en Tunisie :

Dès l'élection de l'Assemblée constituante en 2011 dans les mois qui ont suivi la révolution en Tunisie, le rôle et la place de la femme dans la société ont été au cœur des débats et des conflits opposant deux visions de la société : l'une progressiste, parfois laïque, mais le plus souvent défendant un islam modéré, une identité tunisienne et le Code du Statut Personnel (CSP) instauré en 1956, l'autre conservatrice, défendant une identité arabo-musulmane stricte et la complémentarité de la femme plutôt que son égalité (avec l'homme). Sur les questions de droit et plus particulièrement les droits de la femme, l'opposition entre les deux visions recoupe – mais pas complètement – une vision universaliste d'égalité d'une part, une vision de spécificité culturelle d'autre part. Analysant la décision du gouvernement d'union nationale nommé en février 2015 d'écarter la militante féministe Khadija Chérif du poste de ministre de la femme qui lui avait été initialement confié pour revenir à une politique islamo-conservatrice soutenue par le parlement, l'écrivain et essayiste Sophie Bessis – qui fait partie des Tunisiennes du livre présentées ici – confirme que « la ligne de clivage la plus profonde entre les tenants de la liberté et ceux de l'immobilisme sociétal passe par la condition des femmes » et que les femmes « restent l'enjeu central, à Tunis et ailleurs, de l'éternel combat entre liberté et soumission aux normes qui la contraignent »².

La Constitution adoptée en 2014 est la résultante de ces combats entre deux visions de la société (l'une progressiste, l'autre conservatrice) et incarne une forme de consensus – non sans ambiguïtés ou ambivalences – entre les différentes parties de la société tunisienne. La nouvelle Constitution déclare que l'islam est la religion de l'Etat avec la mention que seuls les électeurs de confession musulmane peuvent se présenter à l'élection présidentielle tout en réaffirmant la nature civile de l'Etat ; la liberté de conscience et la liberté de croyances sont introduites tandis que l'Etat a pour obligation de protéger 'les sacrés'. Citoyennes et citoyens sont égaux devant la loi sans discrimination, la protection des acquis de la femme, le principe de parité et la lutte contre les violences faites aux femmes sont inscrits dans la Constitution³. Si ces derniers points (égalité citoyen/citoyenne, protection des acquis, parité, lutte contre les violences faites aux femmes) sont perçus comme progressistes ou

¹ Mon projet a été subventionné par l'Université de Brighton. La sélection et l'édition des photos ont été finalisées en collaboration avec mon collègue Simon Sandys du département photo.

² <http://tinyurl.com/ohmlacc> (Tous les liens cités ont été consultés en avril 2015.)

³ <http://tinyurl.com/lbt7qsz>

même révolutionnaires dans le monde arabe, pour les féministes tunisiennes et pour les défenseurs d'une vision universaliste du droit de nombreux points restent insuffisants, ainsi la formule de l'égalité du citoyen et de la citoyenne devant la loi reste restrictive parce qu'elle se limite aux citoyens et aux citoyennes et non à tous et toutes sans discrimination, par ailleurs la formule qui « consacre une égalité dans le champ public, celui de la citoyenneté, mais pas dans l'espace privé »⁴ ne précise pas que les hommes et les femmes sont égaux et ont droit à la pleine égalité en droit et en fait⁵.

Les points d'ambiguïté qui ont permis l'élaboration de la Constitution sur une base de consensus devront être interprétés et redéfinis juridiquement au fil des cas qui se présenteront. Pour les féministes de la société civile tunisienne, malgré la satisfaction de s'être battu(e)s pour maintenir les droits que le CSP de 1956 avait octroyés à la femme tunisienne et selon les termes mêmes de la présidente de l'Association tunisienne des femmes démocrates : « la bataille continue »⁶. Mon choix de travailler sur les « Tunisiennes du livre » (« TDL » pour ce qui suivra) fait partie de cette bataille.

Descriptif et objectifs du projet :

Le travail que je présente ici est un ensemble textuel et visuel composé de portraits et de propos recueillis au cours de conversations avec des femmes auteures/éditrices/créatrices, toutes engagées dans la création de livres. L'identité des femmes est plurielle, ce qui les réunit est d'une part leur relation à la Tunisie, d'autre part d'autre part leur implication dans la création de livres. Les femmes rencontrées sont ou bien tunisiennes, ou bien elles vivent en Tunisie, ou bien elles choisissent de se définir comme Tunisiennes, ou bien la Tunisie est une des composantes de leur vécu. J'ai ainsi rencontré 15 femmes parmi lesquelles des auteures reconnues comme écrivains tunisiennes dans les anthologies comme Jelila Hafsia, Azza Filali, Emna Belhaj-Yahia et d'autres auteures dont les domaines d'expression ne sont pas directement littéraires comme Raja Ben Slama ou Nadia Khiari. J'ai aussi rencontré des femmes qui vivent en Tunisie sans avoir la nationalité tunisienne comme Garance Mesguich et Anne Murray, des femmes nées en Tunisie et qui n'y vivent pas comme Chochana Boukhobza, ou seulement en partie comme Sophie Bessis et Saloua Ben Abda. J'ai aussi rencontré l'écrivain, poète et universitaire Cécile Oumhani qui vit en France, est mariée à un Tunisien et qui est publiée en Tunisie. Les écritures et les pratiques créatrices des femmes rencontrées sont très diverses, ainsi Emna Louzyr est poète et journaliste, Najet Limam-Tnani est universitaire et chercheuse, Emna Chaabouni est écrivain, peintre et cinéaste, Khédija Ennifer-Courtois est plasticienne et artiste graveur. Les langues de la pratique créatrice des 15 femmes rencontrées sont l'arabe dans ses diverses variétés, le français, l'anglais. Ces femmes sont représentatives de l'écriture et de la création au féminin de façon qualitative, même si elles ne représentent qu'une partie des femmes de Tunisie qui écrivent ou qui sont engagées dans la création de livres, elles représentent une diversité qui enrichit les représentations identitaires tunisiennes et qui informe sur le parcours individuel de chacune.

Ce travail comporte deux volets, d'une part une tournée d'expositions présentant les portraits photographiques en couleur et haute-définition accompagnés des fragments de propos tirés sur papier photographique et juxtaposés aux portraits, et d'autre part la réflexion plus approfondie que je présente ici avec les portraits en noir et blanc et les

⁴ <http://tinyurl.com/l334esd>

⁵ <http://tinyurl.com/m42c3jo>

⁶ «Tout dépendra de l'interprétation qui sera faite de la constitution», relève Ahlem Belhaj, pour qui «la bataille continue». <http://tinyurl.com/l334esd>

fragments. L'exposition a d'abord été présentée à l'Université de Brighton⁷, elle sera également présentée à Toronto⁸ dans le cadre de NeMLA Convention 2015, et circulera en Tunisie, à Manchester, à La Haye. Les propos sont des fragments de conversations plus développées qui –avec les portraits - devraient faire l'objet d'une publication à venir.

La méthode de recueil et de traitement des données est à la fois ethnographique, littéraire-artistique et féministe. C'est par mon vécu d'écriture que j'ai pu aborder le travail de recherche sous la forme d'une conversation plutôt que sous la forme d'une interview. La sélection et la transcription-réécriture des propos sont inspirées par mes pratiques d'écriture créative, il en est de même pour les portraits qui reflètent mon cheminement dans ma pratique de photographe⁹. Le « je » des TDL dans sa juxtaposition au portrait photographique donne une individualité à la voix tandis que les propos choisis se répondent, se complètent et se démultiplient. L'effet polyphonique construit un « je-nous » qui dit la diversité de la création des TDL, peut-être selon une modalité caractéristique de la voix maghrébine déclinée ici au féminin :

Dans les sociétés maghrébines, les réactions traditionnelles ne tolèrent pas qu'un individu se mette en avant et devienne une personne s'autodéterminant comme s'il était plus qu'un autre. (...) Le « je » de nombreux écrivains du Maghreb est donc en fait un « je-nous ». Même quand le romancier dit « je », il ne fait pas abstraction de l'identité fondamentale maghrébine. Il s'affirme comme personne, mais située politiquement et culturellement. (Déjeux 1994 : 66-67)

Le « noussoiement », pour reprendre le néologisme de Gilles Charpentier (Charpentier 1977 : 430) est ici un « je-nous » féminin et multiple.

Mon approche et mes convictions sont féministes : ma démarche a été d'aller à la rencontre des TDL et de dialoguer avec elle sur leur parcours et sur les défis qu'elles ont surmontés et qu'elles ont identifiés comme spécifiques aux femmes.

L'un de mes questionnements concernait les stratégies individuelles que chaque auteure/créatrice met en place pour aménager un espace mental et physique de créativité et plus particulièrement en Tunisie où le modèle de société reste conservateur quant au rôle et à la place de la femme dans la société même si la Tunisienne est un exemple envié pour ses droits parmi les femmes arabes. Les questions de l'espace et du temps (un espace à soi, du temps pour créer) sont des problématiques féministes ; mes conversations avec les femmes et mes portraits les représentant dans leur espace de création et/ou dans un lieu où elles ont été disponibles pour parler de leur travail me permettent de partager une exposition et une résolution de ces problématiques par les propos et/ou par l'image. La dissémination des portraits et des propos des TDL offre par ailleurs des représentations et des modèles identificatoires innovants pour des publics tunisiens et non-tunisiens tout en donnant une visibilité à l'œuvre des femmes rencontrées et une incitation à découvrir leur travail. La réception de l'exposition dans le cadre de la conférence « Legacies of the Avant-Garde: Experimental Writings 1960-2014 »¹⁰ confirme la transférabilité des propos recueillis aux défis de la création par-delà les spécificités du contexte du tunisien, de même la méthode en amont de la production et de la sélection des photos est transférable aux

⁷ <http://tinyurl.com/l39kox9>

⁸ Les portraits et propos seront exposés pendant la durée de la Convention et dans la table ronde « 21st-century Tunisian Women Writers' Literary Production »

⁹ Mon cheminement est dans cette exploration du sens du portrait à la fois textuel et visuel. Le mode textuel-visuel est un mode que j'explore dans mon écriture créative (Latiri: 2013) et dans ma recherche (Carpenter-Latiri : 2014).

¹⁰ <http://tinyurl.com/peutfzj>

questionnements sur le portrait de façon plus générale¹¹. C'est ce paradoxe familier en littérature et dans les arts où s'expriment à la fois une spécificité et son dépassement, du particulier et du général : les contraintes de genre (des femmes), de lieu (la Tunisie), d'histoire (le moment post-révolutionnaire) dans le façonnement des rencontres avec des femmes d'exception s'exprimant sur leurs vécus et leurs pratiques créatrices nous livrent des propos ouverts qui illustrent les limites-mêmes de la problématique du genre sans pour autant remettre en question l'importance de propos sur la « venue à l'écriture » (Cixous, Gagnon et Leclerc, 1977) et à la création émanant de femmes, c'est à dire d'une moitié de l'humanité encore trop souvent limitée dans sa parole sur elle-même, sur l'histoire et sur le monde.

Margaret Atwood résume les contradictions de la question du genre dans l'écriture et souligne la question de la réception:

Writers are fond of saying that writers are androgynous as to their capabilities, and that is no doubt true, through it is telling that most of those who make this claim are women. But they are not gender-neutral in their interests. Most importantly, they are treated differently, especially by reviewers, however that difference in treatment may manifest itself; and sooner or later that will affect them. (Atwood, 2002: 21)

Les écrivains aiment à dire que les écrivains sont androgynes pour ce qui relève de leurs compétences d'écriture, et cela est sans aucun doute vrai, il est toutefois révélateur que la plupart de ceux qui l'affirment sont des femmes. Et pourtant elles ne sont pas indépendantes de leur genre dans leurs centres d'intérêt. Mais le plus important, c'est qu'elles sont traitées différemment, en particulier par les critiques, et cette différence de traitement pourra se faire sentir : tôt ou tard cela les affectera.¹²

La question de la réception souligne les risques liés de limiter l'écriture/la création au féminin à une illustration du genre, même si politiquement la question du genre est légitime. Dans l'histoire de la littérature et des arts, la place des femmes reste minorée et même si elles sont reconnues, leur assignation à une identité créatrice de femme est réductrice : d'une part elle nie la complexité des identités multiples de la persona créatrice qui ne fusionne pas avec l'identité complexe de la personne s'interrogeant sur elle-même ou conversant sur sa création, d'autre part elle se charge du statut historiquement minoré, hiérarchiquement inférieur de la catégorie « création/écriture de femme ».

Les femmes rencontrées ont été invitées à se définir elles-mêmes. A l'exception de la conversation avec Anne Murray qui s'est déroulée en anglais et dont je présente une traduction en français, les conversations se sont déroulées en français – avec parfois des éléments d'alternance codique vers l'arabe tunisien. Français et anglais sont mes langues d'écriture ; l'arabe tunisien, l'une de mes langues à l'oral. Le français – langue très genrée – fait resurgir les choix de souligner ou non une identité de création au féminin, je relève par exemple une identité de « romancière » ET d' « écrivain », de « plasticienne » ET d' « artiste graveur » ainsi que des termes épiciques « photographe », « poète », « cinéaste », « philosophe ». Les femmes rencontrées sont très conscientes de leurs identités plurielles dans la création et l'expriment en résumant sous la forme d'une énumération dont j'ai gardé l'ordre les différentes formes qu'adopte leur créativité, par exemple « universitaire, poète, romancière, écrivain » ou encore « écrivain, romancière, réalisatrice de films documentaires ». J'ai jugé utile d'ajouter l'information concernant les langues d'écriture ainsi que l'information concernant les lieux de vie : mon travail de collecte de données s'est passé en Tunisie et en France, les femmes rencontrées vivent dans l'un ou l'autre de ces pays et offrent dans leur propos la possibilité d'une

¹¹ La réflexion sur la sélection des portraits retenus a fait l'objet d'une conférence présentée avec mon collègue Simon Sandys en juin 2014: « 'Too much yellow? Add yellow.' *Photos and narratives: documenting the collaborative process behind a textual-visual research project*», Annual Research Festival, Pushing the Boundaries, University of Brighton.

¹² Ma traduction.

déconstruction tenant compte des problématiques de centre et de périphérie, de Sud et de Nord, de migration et d'enracinement. Quant à la mention des langues d'écriture, elle souligne une diversité importante qui reflète synchroniquement la diversité linguistique en Tunisie et ceci plus emphatiquement dans ce moment post-révolutionnaire : les débats sur « l'identité tunisienne » ont aussi porté sur « la langue », la Constitution ayant opté pour l'arabe comme seule langue officielle¹³ sans mention de l'arabe dialectal langue maternelle de la majorité des Tunisiens et langue orale abondamment utilisée dans les sphères publiques (média, politique)¹⁴, et sans mention du français, pourtant très usité dans le cadre professionnel et facteur important dans la promotion sociale (Carpenter-Latiri : 2004).

Livre(s), identité(s), Révolution

L'étude que je présente ici s'intéresse donc aux femmes qui écrivent, éditent, participent à la création de livres, qu'elles vivent en Tunisie ou ailleurs, qu'elles y soient nées ou pas. Ce qui relie les quinze femmes rencontrées est la revendication de la Tunisie comme un de leurs espaces et la reconnaissance d'un lien entre la Tunisie et leur création. La référence au livre dans la démarche de recherche est délibérée : le livre a une symbolique puissante dans l'espace arabo-musulman et l'espace tunisien en particulier. Dans l'imaginaire le Livre c'est bien sûr le Coran mais c'est aussi le texte révélé des religions monothéistes comme dans la locution « Ahl el Kiteb » – les gens du Livre – qui dans le discours musulman dénote les trois peuples des trois grandes religions du Livre : le judaïsme, le christianisme et l'islam. Ces trois religions du livre sont présentes dans l'histoire et le présent de la Tunisie ; leur présence continue en Tunisie est un rappel d'une diversité de croyances inhérente à l'histoire du pays et métonymique des droits humains universels d'aujourd'hui dont la liberté de croyance n'est qu'un exemple. La référence au(x) Livre(s) transfère aux livres créés par les TDL une connotation forte et positive : l'accent sur les créatrices de livres souligne le travail et la participation des femmes dans la création d'objets prestigieux, par ailleurs la visibilité des TDL comme modèles est urgente dans les confusions identitaires du moment post-révolutionnaire.

Le moment post-révolutionnaire fait partie intégrante de ce travail : la liberté d'expression pour laquelle les Tunisiens se sont battus et continuent de se battre, c'est aussi la possibilité de créer et d'ouvrir des espaces de discussion et de partage pour susciter une plus vaste participation. Les visages, les lieux, les propos, la diversité des TDL offrent autant de modèles identificatoires pour soutenir, accompagner, susciter les livres, l'écriture en cours et à venir, et inspirer les projets de livres en gestation.

Hélène Cixous et Assia Djebar (RIP), auteures contemporaines et toutes deux nées en Algérie ont chacune à sa façon mis en pratique le féminin ou les femmes dans l'écriture. Si les textes de Cixous sur l'écriture féminine peuvent se lire en relation avec les luttes des femmes des années 1970 en Occident et dans le contexte de l'après 68 en France, ceux de Djebar se lisent dans le contexte de l'histoire de l'Algérie, sa guerre d'indépendance et ses « années noires ». Il y a dans le moment post-révolutionnaire en Tunisie, dans les revendications de liberté et d'égalité qui s'y sont associées ainsi que dans les violences islamistes et dans les menaces qui pèsent encore sur les droits des femmes en particulier et

¹³L'article 39 de la constitution cite parmi les objectifs éducatifs de l'Etat « [l'] enracinement de la jeunesse dans son identité arabo-musulmane, son appartenance nationale, le renforcement de la langue arabe et le soutien à lui apporter ainsi que sa généralisation, avec l'ouverture sur les langues étrangères et les civilisations humanistes ainsi que la diffusion de la culture des droits de l'Homme » cité dans :

<http://tinyurl.com/os7bkry>

¹⁴ <http://tinyurl.com/p3lsouj>

les droits humains en général, des analogies avec l'après 68 en France d'une part et avec l'histoire récente de l'Algérie d'autre part.

J'illustre ci-après par quelques citations choisies dans l'œuvre de Cixous et celle de Djébar mon inspiration particulière pour ce projet *noussoyant* des TDL, sexte collectif, - visuel et sextuel - dont la structure construite sur un principe de diversités identitaires emprunte au magnifique 'Blanc de l'Algérie' (Djébar : 1995) pour célébrer l'écriture et la création de Tunisie, ici vivantes, présentes, au féminin :

- Je ne vois pour nous aucune autre issue que par cette rencontre : une femme qui parle devant une autre qui regarde, celle qui parle raconte-t-elle l'autre aux yeux dévorants, à la mémoire noire ou décrit-elle sa propre nuit, avec des mots torches et des bougies dont la cire fond trop vite ? Celle qui regarde, est-ce à force d'écouter, d'écouter et de se rappeler qu'elle finit par se voir elle-même, avec son propre regard, sans voile enfin... (Djébar 2002 : 115)

Il faut que la femme s'écrive : que la femme écrive de la femme et fasse venir les femmes à l'écriture, dont elles ont été éloignées aussi violemment qu'elles l'ont été de leurs corps : pour les mêmes raisons, par la même loi, dans le même but mortel. Il faut que la femme se mette en texte — comme au monde, et à l'histoire — de son propre mouvement. (Cixous 2010 : 37)

Avant de céder la place aux voix transcrites des TDL, je remercie encore les femmes rencontrées pour leur disponibilité, leur hospitalité et leur générosité : le partage de leurs propos donne accès à une vérité qui parle à d'autres femmes et qui exprime des vécus où elles se reconnaîtront. Les propos sont à la fois spécifiques et transférables aux défis de la création en général : féminins, masculins, « fénilins, masculins ». Etc.

L'ordre des portraits et propos est celui de l'exposition qui est organisée selon la dynamique des regards.

Brighton, avril 2015.

Emna Louzyr. Journaliste, poète et écrivain de langue arabe, vit à Tunis.

Tunis, décembre 2013.

J'ai choisi de ne pas quitter ce pays malgré les facilités que j'avais, puisque j'ai aussi un passeport français. J'aime tout ici. J'aime les rues, même si je ne m'y retrouve plus avec les barbelés, je marche beaucoup en ville, j'aime la lumière du matin, j'ai besoin d'entendre l'appel à la prière, quand je suis en Europe ça me manque.

J'ai besoin de marcher sur cette terre où est enterré mon grand-père, j'ai besoin de tout ça.

Ce n'est pas évident de s'imposer quand on est différent, quand on se vit différent, quand les autres vous font comprendre que vous êtes différent. J'ai été très critiquée à l'école parce que ma mère est française.

Pour écrire il faut avoir des choses à dire. La chambre à soi, c'est peut-être trop confortable.

Photo : au café 'L'Etoile du Nord'.

Chochana Boukhobza. Ecrivain, romancière, réalisatrice de films documentaires. Vit à Paris. Ecrit en français.

Paris, février 2014. Skype, octobre 2014.

« Elle était force pure. » *'Le Cri'* (1987), Paris : Balland.

Pour mon premier livre, mon éditeur m'a dit : ' il faut changer de nom, c'est ou bien 'Chochana' ou bien 'Boukhobza', vous ne pouvez pas garder les deux.' J'ai gardé les deux.

Je suis née en Tunisie, à Sfax, nous sommes arrivés à Paris, j'avais 4-5 ans. Mes grands-parents m'ont transmis la langue arabe et un art de vivre de Tunisie. Je suis une juive arabe.

Je puise la matière de mes romans dans l'histoire : holocauste, persécutions, exil, mémoire du vivre-ensemble des juifs et des musulmans en Afrique du Nord, au Moyen-Orient. Je m'acharne à transmettre cette histoire, cette mémoire.

Mes héroïnes sont des artistes : photographe, musicienne, sculpteur...

C'est une force, la création. Je sens mon texte bouger en moi, me donner des coups dans le ventre comme un bébé.

Photo : au café Zimmer.

Garance Mesguich. Artiste plasticienne, photographe, directrice de collection. Ecrit en français, vit en Tunisie.

La Marsa (banlieue de Tunis), novembre, décembre 2013.

C'est ma passion des livres m'a menée à la lecture de manuscrits pour l'édition, puis à la direction de collection.

Mon père était officier dans la marine marchande, il partait longtemps, ma mère exigeait qu'on lui écrive souvent. Je lui écrivais des lettres avec des petits poèmes et des dessins. Tout le monde dans ma famille disait que j'écrivais bien, que je dessinais bien. Ça m'a donné une sorte d'identité. Je navigue entre les arts visuels et les mots.

Je suis arrivée en Tunisie un peu par hasard, maintenant je suis ancrée ici.

J'ai toujours le désir de découvrir un talent, et d'aider à la création, c'est comme un accouchement. La révolution a libéré la parole. Nous avons reçu énormément de manuscrits, souvent décevants. Il faut du temps pour la littérature.

Photo : dans l'atelier de Garance.

Raja Ben Slama. Intellectuelle, universitaire, psychanalyste, directrice de rédaction d'Al Awan écrivain, activiste politique. Ecrit en arabe, parfois en français, vit à Tunis.

Tunis, mai 2014.

J'ai été menacée de mort par les terroristes islamistes, l'Etat tunisien m'a alloué un garde du corps. Mes proches ont souhaité que j'arrête d'écrire.

Je puise mon courage dans l'écriture.

J'écris toujours de lieux qui me plongent dans l'âme de la Tunisie. Je n'ai pas besoin d'y être physiquement, je vois la lumière du jour de Kélibia, le village punique de Salakta, les mosaïques du musée de Sousse. Notre mémoire et notre histoire sont là. Les fresques de nos mosaïques célèbrent le théâtre et le vin depuis des millénaires.

Je suis comme Antée, le dieu mythologique qui reprend ses forces dans le contact avec la terre. C'est ce que je ressens en me référant à nos mosaïques, c'est un argument de mémoire.

Nous avons peut-être réussi à dompter le monstre islamiste, ils ont reculé. La nouvelle Constitution a été sauvée de l'archaïsme même s'il y a encore des zones d'ombre.

Photo : un chantier non loin de chez Raja.

Sophie Bessis. Journaliste, essayiste, écrivain, écrit en français. Vit en France, séjourne régulièrement en Tunisie.

Paris, février 2014 ; Carthage, mai 2014.

« Est-ce que ça sert les livres ? Il faut bien faire quelque chose. Alors je ramasse les mots et je les mets dans des livres. Au moins ils ne se perdent pas. » *'Dedans, Dehors'* (2010), Tunis : Elyzad.

J'écris pour comprendre, c'est un travail politique, un travail d'intellectuelle de gauche.

Je pense que toute écriture doit être littéraire y compris dans un essai, tu es contente quand tu écris des choses sérieuses, parfois rébarbatives et que tu te dis : 'Tiens, cette phrase, elle est belle !'.

'Dedans, Dehors' est autobiographique, c'est un autre registre, une écriture totalement différente. C'est le seul livre que j'ai écrit qui est la première personne du début à la fin. Il existait déjà en moi ce texte, il ne demandait qu'à être écrit. L'éditrice Elyzad m'avait demandé un texte : 'Vous qui éditez chez des éditeurs du nord, pourquoi vous ne venez pas éditer chez nous ? On a besoin de vous'. Je me suis dit : 'Elle a raison'.

L'écriture fait partie de moi. Ecrire, je ne sais pas si c'est du bonheur, mais c'est un accomplissement.

Photo : chez Sophie, à Paris.

Najet Limam-Tnani. Chercheur, universitaire, vit à Tunis, écrit en français.

Tunis, décembre 2013

C'est la recherche qui me passionne, ma recherche implique l'écriture et les livres.

J'ai dû vraiment lutter pour avoir un espace à moi. Ma chambre est pour beaucoup dans tout ce que j'écris, elle est un lieu d'accouchement, je ne peux pas écrire n'importe où.

Le temps que je consacre à ma recherche, à la préparation de mes cours, je dois d'une certaine manière le voler à toutes mes autres activités, mon travail a toujours été une sorte de travail clandestin. Lorsqu'un homme s'enferme dans son bureau pour travailler, tout le monde le respecte quand c'est une femme, ce même travail est considéré comme une sorte de trahison : elle trahit sa famille, elle trahit son mari... et ce travail-là, elle doit le faire sans que personne ne puisse s'en rendre compte, sinon ça pose un problème.

Je crois qu'on fait notre travail dans une sorte de souffrance, nous les femmes.

Photo : la 'chambre à soi' de Najet.

Jelila Hafsia. Directrice de centre culturel, journaliste, écrivain, romancière et auteur d'un journal en plusieurs volumes. Ecrit en français, vit à Tunis.

Tunis, décembre 2013, mai 2014.

Je suis une solitaire, j'ai mis du temps à le comprendre, je me suis mariée trois fois. J'aime la chouette qui comme moi est solitaire, elle est l'oiseau de Minerve et elle est associée au savoir. Dans nos croyances populaires, souvent on la croit maléfique.

C'est la lecture qui m'a amenée à l'écriture, et l'écriture à la lecture. La chance que j'ai eu c'est que j'ai toujours lu.

Ce sont les écrivains qui m'ont aidée à traverser tout ce parcours d'une femme qui a voulu vivre seule dans une société bien précise. C'était une lutte terrible, par rapport à ma famille, à la société. En vérité, vivre seule, à cette période-là, c'était ahurissant.

Je n'ai jamais tenu le journal en pensant que j'allais le publier. J'ai mis du temps avant de le montrer, je me disais 'Qui suis-je pour oser publier ce que j'écris ?'. Le premier volume a été épuisé en 3 mois.

Le journal n'est pas habituel dans notre culture, il ne fait pas partie de notre civilisation, c'est une chose nouvelle que j'ai apportée.

Rien n'a été facile, la société était très dure envers les femmes seules. Je suis à la fin de ma vie, j'ai fait de ma vie ce que j'ai voulu.

Photo : chez Jelila.

Nadia Khiari. Dessinatrice satiriste, plasticienne, éditrice, vit à Tunis.

La Marsa (banlieue de Tunis), novembre 2013, mai 2014.

J'adore dessiner sur les murs, depuis toute gosse j'adore faire ça. Je me faisais engueuler mais mon grand-père intervenait toujours pour moi : 'Laissez-la, mais laissez la ! Qu'est-ce qu'elle fait de mal ?'. Il serait allé voir une voyante à ma naissance et elle lui aurait dit 'ça sera une artiste'. Lui, il avait imaginé que je serais dans la musique, il se disait : elle va chanter. J'ai une voix de crécelle.

Au début mes dessins étaient anonymes, on me prenait pour un homme, on m'a même traitée de macho, de phallocrate, parce que je me moquais des femmes autant que des hommes. Le dessin, la satire, les mots grossiers, c'est

automatiquement associé à l'homme et ça c'est dommage. Je suis pour la grossièreté pas pour la vulgarité, la grossièreté c'est pour en rajouter, la caricature aussi.

J'ai toujours été entourée de femmes très costauds, je n'ai jamais vu de femmes soumises autour de moi, quand j'en voyais – il y en a - j'étais choquée, je me disais qu'est-ce qu'elle a ? Elle n'est pas bien celle-là ?

Photo : dans la galerie d'art et d'artisanat 'Artyshow'.

Azza Filali. Romancière, écrivain, gastro-entérologue. Ecrit en français, vit en Tunisie.

Radès (banlieue de Tunis), novembre-décembre 2013.

Je suis romancière avant tout, j'ai écrit peu d'essais. Depuis la Révolution, j'ai écrit des articles à teneur politique et sociale dans la presse, en dehors de cela, je suis romancière avant tout, par essence, parce que je considère que le roman est la forme la plus libre d'expression par les mots. Je suis romancière.

J'ai construit une personnalité seconde qui a brisé ce carcan où on voulait me mettre : 'me5tha wild bled, tbiba, ou bilegda' [mariée à un homme de la tribu, médecin, une fille comme il faut]. L'homme de la tribu, c'est fini; médecin, je le suis encore mais ce n'est pas ce qui me définit ; je ne suis pas ' bilegda' [comme il faut].

Je suis bien pour écrire dans mon pays, dans ma maison. Je n'imagine pas d'écrire sur autre chose que la Tunisie, je ne pourrais pas, ça sonnerait faux.

Photo : chez Azza.

(En surimpression, portrait de Azza Filali jeune fille, archives Mokhtar Latiri.)

Khédija Ennifer-Courtois. Plasticienne, artiste graveur, travaille en collaboration avec des écrivains pour des livres de bibliophiles. Vit en France, séjourne régulièrement en Tunisie.

Normandie, février 2014.

Lorsque je travaille avec des écrivains sur un projet de livre en commun, c'est une collaboration. J'ai travaillé avec Michel Butor et avec Abdelwahab Meddeb. J'ai aussi travaillé sur un choix de poèmes d'Omar Khayyâm dans la traduction de Gilbert Lazard, c'était mon premier livre.

Je travaille avec l'encre, avec le papier, j'imprime mes gravures. Quand je donne un titre à une gravure, je la nomme comme un poème. J'ai remarqué que je choisis des mots français pour mes gravures abstraites et des mots arabes pour mes images plus figuratives.

L'image qui me reste de mon enfance, c'est un univers tactile de livres. Mon père, c'était les livres : des manuscrits anciens, des livres qu'il avait écrits, une référence qu'il choisissait pour moi dans sa bibliothèque.

Lorsque j'insère des fragments de mon écriture en strates dans une gravure, c'est comme si les mots devenaient une illustration.

J'ai toujours voulu écrire, j'y arrive progressivement, par le biais de la gravure, c'est comme ça que je m'exprime.

Photo : dans l'atelier de Khédija.

Saloua Ben Abda. Ecrivain-poète de langue française, critique littéraire, universitaire. Vit à Paris, écrit en français, séjourne régulièrement en Tunisie.

Paris, février 2014.

L'exposition du texte pour moi est excessivement difficile, parce que la question de l'image, de la visibilité est vraiment un pas que jusqu'à maintenant je n'arrive pas à franchir complètement, disons que je n'aime pas m'exposer, j'aimerais rester dans un petit coin et ne pas sortir toute cette écriture. C'est une pudeur très ancienne que j'ai et puis aussi peut-être par perfectionnisme.

L'écriture c'est toujours une plongée dans la mémoire des gens qui m'ont entourée enfant, d'autant plus dans l'exil, comme si je voulais absolument ne pas perdre cette mémoire, pour moi c'est un terreau fondamental qui doit être recueilli, c'est comme un pêcheur qui prendrait dans ses filets des poissons, moi je prends ces personnages d'une époque ancienne, d'autant plus que j'ai l'impression qu'un monde est en train de mourir et qu'on passe à un autre monde, l'exil donne cette impression de manière très forte.

Photo : chez Saloua.

Emna Chaabouni. Artiste, peintre, cinéaste, écrivain. Vit dans la Médina de Tunis, écrit en français et en arabe tunisien.

Tunis, la Médina, décembre 2013, mai 2014.

Je vis à Bab Souika, c'est le cœur de la Médina, ça m'inspire.

Dans la zaouia [le sanctuaire] de Sidi Ibrahim Riahi, voilà qu'on me demande de me couvrir d'un sefsari comme quand on m'a mise en prison, pendant la dictature. Sans une amie avocate et l'intervention de la Ligue des Droits de l'Homme, j'écopais de 6 mois de prison.

Je vis seule, je suis très entourée mais j'ai choisi de vivre seule. Je ne veux ni mari, ni enfants. Ma priorité, c'est la liberté.

Avec l'art, on ne peut pas gagner sa vie. Mon père a veillé à ce que j'aie une rente. Je viens d'un milieu ouvert, féministe, égalitaire, on est une famille d'intellectuels de gauche, d'artistes. J'ai commencé la peinture parce que je n'arrivais plus à écrire, c'était sous la dictature de Ben Ali. J'ai recommencé à écrire lorsque la Révolution a éclaté.

La difficulté c'est le premier livre, le premier film.

Photo : dans la zaouia de Sidi Brahim Riahi.

Cécile Oumhani. Universitaire, poète, romancière, écrivain, écrit en français et en anglais. Vit en France, séjourne régulièrement en Tunisie.

Région parisienne, février 2014.

Sentir qu'on est écrivain c'est pouvoir sentir qu'on va écrire un autre livre, et qu'un autre livre va venir. A chaque fois c'est la même angoisse. L'insécurité qu'il pourrait ne pas y avoir d'autres livres.

Je suis tunisienne par mariage. Je viens d'une famille où il y a beaucoup de mariages interculturels.

Signer Cécile Oumhani exprime que je ressens une forme d'altérité. Si j'avais publié 'Une Odeur de henné' sous le nom de mon père, il y aurait eu un gap, le livre n'aurait pas été écrit.

J'ai grandi entre l'anglais et le français. Je vis en France donc le français s'est imposé à moi la plupart du temps. Quand on me demande des textes depuis des pays anglophones, je les écris en anglais.

La Révolution a changé mon écriture, c'était comme si elle volait en éclats.

Photo : chez Cécile.

Anne Murray. Universitaire, peintre, écrivain. Ecrit en anglais, vit en Tunisie.

Kheireddine (banlieue de Tunis), mai 2014.

Mon travail à l'université me permet de financer tout ce que je fais ; j'ai aussi travaillé comme restauratrice de tableaux anciens et comme traductrice.

Je me définis comme une universitaire qui peint et qui – maintenant – écrit.

Je n'avais pas vraiment assez confiance en moi pour présenter mon travail à un éditeur mais une de mes amies m'a encouragée. Et puis j'ai senti qu'il fallait que l'Occident comprenne mieux le monde arabo-musulman, c'est une conviction qui me vient de positions politiques qui remontent à la guerre de Suez, la guerre du Vietnam, la guerre d'indépendance algérienne et mon travail avec l'OLP.

Je cherche l'inspiration dans mon enfance et dans tout ce que j'ai vu sur 70 ans, dans une sorte d'indignation contre le colonialisme, l'oppression, toutes ces choses-là.

Photo : chez Anne.

Emna Belhaj Yahia. Philosophe, écrivain. Vit à Tunis, écrit en français.

Tunis, décembre 2013

J'ai commencé par écrire des articles de réflexion publiés dans les médias en arabe ou en français dans les années 80. Puis je suis passée à l'écriture de romans.

J'ai eu la chance de trouver des éditeurs en Tunisie et en France. J'ai gagné des prix et un de mes livres a été traduit en japonais.

L'élément déterminant qui me pousse à écrire, c'est une agitation intérieure, je suis intérieurement très agitée. Pour sortir de cette agitation intérieure, pour la quitter un peu, pour la mettre entre parenthèses, je m'installe dans une épreuve réelle, presque physique, qui est celle de mettre de l'ordre dans les mots, dans les phrases, pour en sortir quelque chose qui fait sens. J'ai besoin de m'isoler chez moi, peut-être pour atténuer ce bouillonnement permanent.

Nous avons un grand jardin, c'est un tout petit îlot, une forme de résistance, nous sommes entourés d'immeubles.

Photo : dans le jardin d'Emna.

Références Bibliographiques

Atwood, M. (2002). *Negotiating with the dead*. Cambridge, U.K.: Cambridge University Press.

Carpenter-Latiri (2004) : '*Langues, modernité et mondialisation en Tunisie*', Revue d'aménagement linguistique, Office québécois de la langue française, Numéro spécial Maghreb, pp.185-204.

- Carpenter-Latiri (2014). 'Visites de la synagogue de La Goulette. La synagogue Beith Mordechai, rue Khaznadar, témoin et miroir d'une minorité de Tunisie', Expressions Maghrébines (Vol. 13, num. 2, hiver 2014), pp.79-98.
- Charpentier, G. (1977). *Evolution et structures du roman maghrébin de langue française*. Université de Sherbrooke (Québec).
- Cixous, H., Gagnon, M. and Leclerc, A. (1977). *La Venue à l'écriture*. Paris: Union générale d'éditions.
- Cixous, H. (2010). *Le Rire de la Méduse et autres ironies*. Paris: Galilée.
- Djebar, A. (1995). *Le blanc de l'Algérie*. Paris: A. Michel.
- Djebar, A. (2002). *Femmes d'Alger dans leur appartement*. Paris: A. Michel.
- Déjeux, J. (1994). *La Littérature de langue française au Maghreb*. Paris: Karthala.
- Latiri, D. (2013). *Un Amour de tn*. Tunis : Elyzad.